

José Manuel Losada Goya (avec la collaboration de André Labertit), *Victor Hugo et l'Espagne. L'imaginaire hispanique dans l'œuvre poétique*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », n° 128, 2014, 560 p.

Cet ouvrage qui, comme son titre l'indique, fait le point sur la présence de l'Espagne dans l'œuvre poétique de Victor Hugo, constitue un événement éditorial d'importance. Il s'agit d'une étude de grande ampleur qui présente l'immense influence que le pays de Cervantès a exercée sur l'imaginaire du grand écrivain français. Toutes les études critiques sur les liens qui unissaient l'Espagne et Hugo, des plus anciennes, comme celle d'Alfred Morel-Fatio, jusqu'aux plus récentes, comme celle de Georgette Watchel, ont parfaitement été prises en compte, ce qui permet à cet ouvrage de présenter un « état des lieux » exhaustif sur le sujet. Mais au-delà de cette première caractéristique, ce beau volume de plus de 550 pages constitue également un apport majeur sur la question grâce à des pages éclairantes qui sont autant d'analyses pertinentes sur la présence de l'Espagne dans chacune des compositions poétiques de Victor Hugo.

Après une introduction dense et très claire qui précise les orientations données à cette recherche, le volume adopte un plan qui suit chronologiquement toute la production poétique hugolienne, depuis les œuvres d'enfance et de jeunesse (p. 15-18) jusqu'aux dernières productions du poète parmi lesquelles figurent *L'art d'être grand-père* (p. 185-194) ou *La légende des siècles* (p. 195-344). Ainsi, rien n'échappe à la minutie de l'auteur qui explore dans cet immense corpus la moindre allusion à l'Espagne, à ses coutumes, à ses villes, à sa langue, à sa littérature ou encore à ses personnages, tant fictifs, à l'instar de don Quichotte (p. 155), que réels, tels le grand Inquisiteur Tomás de Torquemada (p. 145) ou le fondateur de l'ordre des jésuites, Ignace de Loyola (p. 193).

En effet, dans chaque œuvre du poète, les éléments relatifs à l'Espagne sont systématiquement relevés et donnent lieu à de précieux développements. Ainsi, à propos du personnage de don Carlos qui apparaît dans le poème intitulé « À un riche » (recueil *Les voix intérieures*), il est précisé qu'il s'agit du frère du roi Ferdinand VII (p. 130). De même, des indications sont fournies au sujet d'un dénommé Aguado qui est cité dans le poème « Le spectre que parfois je rencontre riant » (recueil *Les quatre vents de l'esprit*) : il s'agit en fait d'un certain « Alejandro Aguado (1784-1842) [qui était] un banquier espagnol, naturalisé français en 1828 » (p. 346). On trouve aussi des tentatives d'explications quand Hugo utilise certains noms propres sans préciser à quels personnages précis ils renvoient. C'est ainsi que le professeur Losada Goya, dans son étude du poème « L'Hydre » (*La légende des siècles*), s'interroge à de multiples reprises : « “Doña Sancha” [...] serait-elle la femme de Gonzalo Gustios, sœur de Rodrigue de Lara (Ruy Velázquez) et mère des Infants de Lara [...] ? (p. 196) ; « “Gil” est sans référence historique précise. [...] D'où Hugo a-t-il tiré ce nom ? [...] Il y a tant de “Gil” dans son œuvre ! » (*ibid.*) ; « “Ramire” serait-il Ramire III, roi de Léon (965-985) resté fameux pour sa cruauté ? » (*ibid.*). Parfois l'identification est plus facile. C'est le cas de deux vers du poème « Bivar » (*La légende des siècles*), « Un homme qui tenait à la main une étrille, / Pensait une jument attachée à une grille », qui donnent lieu à une glose simple et précise : « Ce palefrenier, c'est le Cid » (p. 216).

Enfin, le recours par le poète à tout un vocabulaire tiré directement de la langue espagnole est souligné : « Dans le poème “Autre guitare” des *Rayons et des ombres*, Hugo utilise [...] le mot “alguazil” » (p. 153) ; « Les mots “armada” et “aviso” se trouvent dans le poème “Saint-Arnaud” » (*ibid.*) ; « Le vingt-huitième poème [du recueil *Les voix intérieures*] a pour titre “Pensar, Dudar” (“Piensar, Dudar” dans le manuscrit, avec faute sur le premier infinitif) » (p. 130) ; « Dans le dixième poème de cette section [du recueil *Les chansons des rues et des bois*], “Confiance”, apparaît une monnaie espagnole, “un maravédi” » (p. 169). Et les exemples de ces mots qui plongent le lecteur de ces textes dans un univers typiquement

espagnol abondent et révèlent l'attachement du poète à ce pays situé au-delà des Pyrénées, ainsi que le confirment certaines remarques telles que « Hugo aime les mots espagnols » (p. 288) ou encore « Les mots espagnols exercent un pouvoir d'attraction peu commun chez Hugo » (p. 152).

Pourtant, si le poète français affiche constamment sa passion pour l'Espagne, les erreurs et approximations qui apparaissent sous sa plume sont nombreuses. Elles sont dénoncées à juste titre par l'auteur de ce remarquable *Victor Hugo et l'Espagne*. Ainsi, lorsque le poète évoque « mon cheval de Calatrava » (« La chasse du Burgrave », recueil des *Odes et ballades*), le professeur Losada Goya précise « À ma connaissance, il n'y a pas de race de chevaux de ce nom » (p. 56) et il ajoute : « [...] c'est le moindre des soucis du poète. Il s'est saisi de la forte sonorité du mot et de sa charge évocatrice » (*ibid.*). De même, le titre du poème « Quand le Cid fut entré dans le Généralife » comporte une contre-vérité historique car, comme le rappelle le savant commentateur, « Le Cid historique et légendaire n'est jamais allé à Grenade » (p. 198).

Quant à la géographie de l'Espagne, elle n'est pas non plus la préoccupation principale de Victor Hugo puisque « quand elles sont présentes, les références géographiques sont traitées de manière désinvolte. C'est une habitude chez l'auteur » (p. 228). Et José Manuel Losada Goya d'ajouter : « Hugo échange sans gêne les villes de la péninsule Ibérique contre celles de l'Amérique hispanique » (p. 229). De même est soulignée « l'inexacte localisation des villes » (p. 230) mentionnées dans le poème « Le jour des rois » (*La légende des siècles*), tout comme est rappelé qu'il « n'existe pas de mont Corcova en orographie péninsulaire » (p. 269). En fait, seule semble compter la couleur locale espagnole que Victor Hugo veut transmettre aux lecteurs de ses compositions poétiques, et ce même au prix d'erreurs flagrantes – volontaires ou involontaires – régulièrement dénoncées (et rectifiées) par le professeur Losada Goya : comme le dit clairement ce dernier, « Le poète ne fait ni œuvre d'historien ni de géographe » (p. 275) et il s'agit essentiellement pour lui de mettre en scène dans ses écrits poétiques « une Espagne conforme aux représentations romantiques » (p. 195).

Nous avons vu que dans *Victor Hugo et l'Espagne* l'ensemble des travaux d'érudition portant sur les liens qui unissait le grand poète français et ce pays étaient systématiquement pris en compte. Les renvois à ces travaux sont d'ailleurs très nombreux, d'où la présence au fil de des pages de ce beau volume de formulations du type « Comme le rappelle Élisabeth Barineau dans son édition des *Orientales* [...] » (p. 67), « Fernand Flutre ignore l'origine de ces vers » (p. 119), « Dans le beau vers “Les grands chars gémissant qui reviennent le soir”, Albouy a cru entrevoir un souvenir d'Espagne » (p. 141), « [Ainsi que le] remarque finement J.-M. Pelorson » (p. 186), « Berret est un tenant de cette approche » (p. 205), « Christophe Rodiek prête également attention aux circonstances historiques et politiques de la rédaction du poème » (p. 207), « Ce poème, selon Pierre Laforgue, fait partie d'un “recueil poétique entièrement dirigé contre le régime impérial” » (p. 360), etc.

Toutefois, le professeur Losada Goya va beaucoup plus loin en apportant régulièrement sa touche personnelle : l'étude serrée du corpus poétique hugolien qu'il mène avec brio lui permet de rectifier certaines des approches, des analyses ou des affirmations contenues dans les travaux consacrés à ce sujet, qu'ils soient anciens ou récents. Il corrige, précise ou nuance le contenu de ces publications : « Sur le premier motif, Élisabeth Barineau se méprend. Il n'y a ni enjeu ni pari, et c'est indûment qu'elle fait référence au type narratif du “jeu d'échecs entre des Maures et des Chrétiens” » (p. 100), « Nous contestons l'intensification “du récriminateur” contre le “monarque” français », (p. 207), « Quant à mettre en parallèle levée du bannissement du Cid par son roi et amnistie concédée par l'empereur aux bannis et condamnés politiques, ce que fait Berret, faut-il rappeler que celle-ci n'intervint que le 16 août 1859, soit six mois après la rédaction du poème ? » (p. 263)...

À la suite de ces pages magistrales consacrées à la présence d'éléments espagnols dans la poésie de Victor Hugo, José Manuel Losada Goya met à la disposition des lecteurs de son ouvrage une très vaste anthologie regroupant les poèmes qui ont précédemment donné lieu à analyses et commentaires. Cette initiative est la bienvenue car il est très commode de pouvoir disposer ainsi de ces textes sans avoir à les rechercher dans les diverses publications où ils figurent.

Cet ensemble est complété par une très riche bibliographie. Présentée en trois sections (« Éditions utilisées », « Textes littéraires et textes d'époque », « Œuvres de critique et autres sources »), elle recense l'ensemble des travaux relatifs à la question traitée, depuis les études maintenant anciennes d'Alfred Morel-Fatio jusqu'à des publications bien plus récentes, d'où le fait que rien de ce qui a trait au sujet de l'ouvrage n'a été omis. Signalons enfin que ce dernier est rendu très maniable par la présence de trois précieux index qui en facilitent la consultation.

Truffé de considérations savantes et de fines analyses, l'ouvrage que nous propose le professeur Losada Goya (avec la collaboration du professeur Labertit) est le résultat d'un travail novateur, brillant, extrêmement bien documenté et rédigé dans une langue claire et précise. De par son apport, un tel volume constitue désormais une référence incontournable pour quiconque s'intéresse à la relation privilégiée que Victor Hugo a entretenue avec l'Espagne.

Marc ZUILI
Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines